

## PRÉFACE

Réveiller l'écrivain potentiel qui sommeille en chacun de nous. Voilà une idée simple... à priori. Elle a germé dans l'esprit de Pierrette CHAMPON, serviteur infatigable des Arts et Lettres, de la poésie classique et du roman en particulier.

Imposer à quelqu'un de se mettre à table face à une feuille blanche, avec comme seule arme un stylo, en lui donnant simplement une trame à respecter (raconter des bribes de sa propre vie, à un moment ou en un lieu précis, souvent REQUISTA d'ailleurs), voilà un exercice peu courant et déstabilisant.

Dans le droit fil du métier de sa vie, professeur de français, Pierrette a confronté à ce travail de l'esprit des adultes consentants, d'âges et de milieux différents. Au-delà de la démarche d'aligner des mots et d'en faire un texte clair et compréhensible, nostalgique ou revigorant, on s'aperçoit alors que des extraits de sa propre vie vont ré-émerger d'un passé enfoui, au point d'en être possiblement sublimés, et, ô miracle, devenir immortels puisque, dit-on, les écrits restent...

Dans cette mission de vulgarisation de l'exercice littéraire qu'elle s'est fixée, alors que rien n'y personne ne le lui imposait, Pierrette CHAMPON aura réussi ce challenge rafraîchissant.

Ingénuement, Pierrette a certainement interrogé chacun d'entre nous : « Alors, pas si simple d'écrire, n'est-ce pas ? ».

Effectivement !

Éric BULA

## LE MOT DE PIERRETTE

Puisque j'ai su transmettre mon engouement pour l'écriture à mes élèves de France, de Tunisie et de Côte d'Ivoire alors, l'idée m'est venue de faire écrire les adultes de mon entourage. La plupart, fervents lecteurs, fréquentent la bibliothèque, le salon du livre, pourquoi ne pas les mettre dans la peau d'un écrivain ? Ainsi naquit le projet « Des vies parallèles » proposé lors du forum des associations en septembre 2012. Face aux contraintes de la rédaction, certains étaient prêts à me raconter oralement leurs souvenirs d'enfance, mais le but poursuivi consistait à les mettre au pied du mur de l'écriture avec stylo et feuille blanche pour qu'ils traduisent leurs pensées en mots, en phrases, en un récit cohérent accessible à tous.

Après un démarrage lent pour remettre en mémoire les événements du temps passé et pour les rédiger, ils se sont pris au jeu de l'écriture et de la narration. Certains sont allés jusqu'au bout, laissant les autres derrière eux, mais qu'importe s'ils n'ont écrit qu'un ou deux paragraphes !

Merci à celles et ceux qui m'ont suivie dans ce projet. Bonne lecture à tous.

Merci à ceux qui se sont livrés en totalité ou partiellement

Joseph Gayrard

Raymonde Calviac

Georges Lafon

Germain Condamines

Raymond Paulhe

Claude Laurens

Andrée Paulhe

Marie-Claude Raynal

Eric Bula

Cécile Vabre

Odette Senaux

Reine Pialat

Pierrette Champon

Eliette Raynal

Marcel Roussel

Jeannot Larmand

Marie-Thérèse Larmand

Maryse Viguié

Yetou Malzac

Rolande Auclair

René Boniface

Yvonne Garon

Raymond, Marie-Thérèse Caulet et son frère Louis

## 1 - LA VENUE AU MONDE

– Forcément, comme pour tout le monde, les péripéties de mon arrivée sur la terre ferme m’ont été racontées savoureusement.

En ce dimanche de 1964, mon père, Jean, dispensé de match avec l’Union Sportive de Réquista, était parti de bon matin en direction de Montpellier voir le match de Coupe de France au stade Juvénal entre le Racing Club de France et Aix en Provence. C’est mon grand-père, Clément, qui conduisait, et il avait laissé la responsabilité de la boucherie familiale à ma mère, Michèle, qui le secondait habituellement.

Le dimanche matin, surtout avant et après la messe, c’était un jour où les clients affluaient pour faire le « plein » en viande et charcuterie pour la semaine.

Sauf que Michèle était enceinte de son premier enfant, qui en plus pèserait 4,5 kg dès sa naissance... « J’ai tenu toute la matinée, j’ai servi le dernier client et j’ai fermé la boutique à une heure moins le quart », m’a-t-elle dit.

Voyant arriver les choses, ma grand-mère, Juliette, à ses côtés, s’interrogea : « comment aller à la clinique d’Albi ? Clément et Jeannot sont à Montpellier avec la voiture » dit-elle à Tata Rosa (Madame Sanch) accourue du Barry à la rescousse. C’est elle qui

trouva la solution : le voyage des deux femmes se ferait dans la Citroën ID du Grand Vernhes, avec son épouse Simone.

J'imagine souvent tendrement le tableau du trajet entre Réquista et Albi, avec en plus la difficulté pour avertir le futur père et grand-père passionnés de foot, quelque part dans le « pays bas ».

Ce n'est que le lendemain matin, entre six heures et demie et sept heures que je naquis.

Partir et revenir à Réquista, la passion du sport, le travail comme point cardinal, la solidité du noyau familial, les bases de ma vie semblaient jetées. C'était le 10 février 1964.

– L'astre vermeil, source de lumière, de chaleur et de vie, occupait à ma naissance une position zodiacale située dans les longitudes comprises entre 180° et 210°.

En déduire que je suis né dans le septième signe du Zodiaque, la balance, est donc une évidence astrologique.

Pour mieux me situer dans la sphère céleste, il convient de préciser que Jupiter et Vénus gouvernent le troisième décan de ce signe Zodiacal. Vous l'avez donc tous compris, je suis né le 20 octobre. Dans cette période, la nature, les arbres, se dépouillent, signes avant-coureurs de détente, d'apaisement, de paix. Peut-être cela se reflète-t-il sur mon caractère ? La date de 1935 inscrite sur mon livret de famille, garantit que je suis un produit labellisé « d'avant- guerre ».

Que dire de mes parents ? Mon père travaillait beaucoup. Toujours à droite et à gauche selon ma mère. Il partageait son temps entre bureau et déplacements. Il était dans le pétrole, disait Grand-mère. J'ai longtemps été étonné de le voir revenir toujours propre.

Quant à ma mère elle ne faisait rien. C'était le statut de toutes les femmes qui restaient à la maison pour élever leurs enfants.

Pour accomplir les ingrates tâches ménagères aussi. Pas d'aspirateurs ni machines à laver.

Étant l'aîné de mes deux frères, il me revenait la charge de montrer l'exemple.

Parfois les rôles étaient inversés.

– Je suis née le 2 novembre 1941 à St Quay Portrieux Côte d'Armor. Une date mémorable puisqu'après la fête de la Toussaint, c'est le jour consacré aux défunts. L'automne était déjà bien avancé, mais le ciel gris breton n'empêchait pas les gens de sortir, car il suffit d'avoir les cirés qui résistent aux vents et aux pluies diluviennes. J'étais la deuxième des six enfants (4 garçons et 2 filles). Ma mère a accouché à la maison comme cela se faisait à cette époque. Seul mon dernier frère est né en clinique en 1962. Mon père était engagé dans la marine marchande et il naviguait, si bien que, je ne le voyais pas souvent. Ma mère, sans profession, restait au foyer, elle avait de quoi faire à la maison pour élever correctement ses six enfants.

– Je suis née en 1932 au Bousquet, petit hameau de quatre maisons, commune de Lédergues et paroisse de Falguières. Peu de maisons mais 12 enfants. J'étais la quatrième des filles, le garçon est arrivé deux ans après. Nous étions inséparables mais, comme il connaissait ma faiblesse envers lui, il me faisait des petites misères. Lorsque je me plaignais à mes parents la réponse était « fais-en lui autant ! ». Mes parents cultivaient leur propriété de 10 ou 12 hectares. La mécanisation n'avait pas encore fait son apparition pour remplacer la force musculaire si bien que les vaches et la jument trimaient avec eux.

– Je suis venu au monde dans une famille aveyronnaise en février 1929. J'arrivais après deux filles de deux ans et quatre ans mes aînées. Après moi naquit une fille de 5 ans plus jeune que

moi. Ma famille était très unie. Mes parents, qui avaient dix-huit ans de différence, savaient comment maintenir la discipline dans ce petit monde et d'une main ferme. J'avais une admiration sans limite pour mon père, un grand blessé de guerre, amputé d'une jambe, handicapé d'un bras mais travaillant sans relâche et ne se plaignant jamais. Seul garçon parmi trois filles, j'étais souvent puni par leur faute.

– Je suis née le 28 octobre 1932 à Réquista place de l'Ancienne Église qui s'est appelée successivement : place du Petit salé, place des Rouenniers, des Canons, du Monument aux morts pour devenir enfin place des Anciens Combattants. Mon père et ma mère sont nés à la campagne de parents agriculteurs, mon père à Saugane commune de Lestrade, ma mère à Lebous commune de Réquista. Installés dans un commerce en linge de maison, vêtements de travail et machines à coudre, ils étaient très travailleurs. J'ai grandi avec deux frères, Robert de deux ans mon aîné et Michel plus jeune que moi de deux ans. Je me souviens que mon papa nous prenait en photos sur la place en compagnie d'autres enfants voisins. Il a été le photographe du village pendant la guerre et jusqu'à la fin de sa vie à 57 ans suite à des blessures de la guerre 14-18. Sur cette place aux souvenirs, si conviviale, à l'ombre des arbres, j'apprenais à tricoter, à broder avec ma maman.

– Je vins au monde le 27 mars 1939 avec le printemps, lorsque les jonquilles avivent le vert des prés de leur belle couleur jaune. Au pied de la montagne, un charmant petit village des Vosges, que traverse une rivière paisible, m'a vu naître. L'accouchement s'est passé à la maison dont il ne reste actuellement que l'emplacement couvert de fleurs car, les bombardements de la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale ne l'ont pas épargnée. Bélier pur-sang, mon impulsivité m'inspire le désir de voir les résultats rapides des projets que j'entreprends. On me dit dotée d'un grand pouvoir de persuasion, ce qu'il me reste à vérifier ! J'étais la première et

aussi la dernière puisque je suis restée fille unique à mon grand désespoir. Mon père, contremaître à Peugeot dans l'usine de Sochaux, fut ravi d'avoir une fille. Cependant, il n'eut pas le plaisir de guider mes premiers pas car, cinq mois plus tard, la déclaration de guerre le conduisit, malgré lui, à Gaillac, puis à Plaisance et enfin à Réquista. Il ne me revit qu'à l'âge de deux ans et demi. Lorsque je l'ai retrouvé à Réquista en septembre 41, il était un étranger pour moi.

– Je suis né à Farret commune de Saint Juéry le Château dans l'Aveyron, le 3 juin 1924 à 11 heures un beau jour ensoleillé. D'après ce qui m'a été raconté, cela se passait dans la chambre où sont nés tous mes frères, au-dessus d'une laiterie où le gérant était en train de fabriquer le Roquefort. J'étais le dernier-né dans une famille de huit enfants. Mon père avait fait la guerre de 14. Ma mère était autoritaire et savait se faire respecter. Il fallait être poli, obéissant. Elle avait bien raison d'être exigeante avec une famille si nombreuse. La maison, selon la légende, était un monastère. De l'autre côté de la cour, un autre bâtiment faisait fonction d'école des filles ; l'école des garçons était à plus de cent mètres. À l'époque, les enfants étaient nombreux à la campagne. Notre logement servait de résidence au couple d'instituteurs.

– Je suis né le 14 février 1933 à Milhac petit hameau de la commune de Calmont. 4<sup>ème</sup> enfant de Juliette et de Louis, une date mémorable car je crois bien que ce jour-là on fête la Saint Valentin, le patron des amoureux. Au mois de juin 1933 ils ont loué une ferme à la Fourque commune de La Selve, où mon frère André travaille toujours.

– J'ai grandi à Sermet, à Réquista dans la demeure entourée de verdure où mes parents sont venus s'installer. Elle était un peu en dehors du bourg mais depuis, de nouvelles maisons se sont



construites dans ce quartier en pleine expansion. J'ai vécu là mon enfance, ma vie d'adulte, heureuse entre mes parents mes frères et sœur.

– Je suis née le 17 février 1934 à Réquista, qui faisait déjà figure de petite capitale loin des grands centres Albi, Rodez et Saint-Affrique. Au cœur d'une région verdoyante, vallonnée et très pittoresque, le village n'était pas aussi développé que de nos jours. Mes parents étaient agriculteurs. Ils travaillaient la ferme de ma grand-tante. Ils étaient jeunes 20 et 26 ans. Je suis restée fille unique jusqu'à l'âge de 9 ans puis mon frère est arrivé.

– Je suis née le 22 juin 1934 à Faradet deuxième jour de l'été. J'étais la 7<sup>ème</sup> d'une famille de 8 enfants. À cette époque les familles de 8 enfants n'étaient pas rares et les parents, sans aucune aide de l'État, arrivaient à les nourrir, à les vêtir, à pourvoir à leurs besoins. Je me souviens que ma mère voulait nous voir habillés correctement le dimanche pour aller à la messe. Mon père, marchand de bestiaux, était souvent absent. Son travail était dur pour élever vaches, chevaux et il s'en allait à pieds par tous les temps pour les conduire à la foire. Ma mère s'occupait des soins du ménage, de l'éducation des enfants et du jardin qu'elle cultivait avec beaucoup de goût. Tout y était bien ordonné, les salades, les haricots, les petits pois, en rangs impeccables et les fleurs ne manquaient pas pour l'embellir par leurs tons multicolores.

– Je suis né le 23 janvier 1937, durant un hiver très froid, paraît-il. Mon père avait tout juste 20 ans et ma mère 23. Je suis l'aîné d'une famille de trois garçons, Jean et René respectivement nés en 1938 et 1942.